


La lectrice est-elle un lecteur comme les autres? Genre et réception dans le récit contemporain

Maxime Decout, Sorbonne Université 

Estelle Mouton-Rovira, Université Bordeaux Montaigne 

RELIEF – Revue électronique de littérature française

Vol. 17, n° 2 : *La lectrice est-elle un lecteur comme les autres ?*,

dir. Maxime Decout et Estelle Mouton-Rovira, décembre 2023

ISSN 1873-5045, publié par Radboud University Press

Site internet : www.revue-relief.org

Cet article est publié en libre accès sous la licence CC-BY 4.0

Pour citer cet article

Maxime Decout et Estelle Mouton-Rovira, « La lectrice est-elle un lecteur comme les autres ? Genre et réception dans le récit contemporain », *RELIEF – Revue électronique de littérature française*, vol. 17, n° 2, 2023, p. 1-12. doi.org/10.51777/relief18416

La lectrice est-elle un lecteur comme les autres ?

Genre et réception dans le récit contemporain

MAXIME DECOUT, Sorbonne Université

ESTELLE MOUTON-ROVIRA, Université Bordeaux Montaigne

Résumé

Si les lectrices ont longtemps été associées, d'une part, à une forme de vulnérabilité, liée au *topos* des dangers de la lecture, d'autre part à une vision érotisée de la lecture, force est de constater que la période contemporaine travaille à modifier ces images. L'essor des pensées féministes, de la réflexion sur le genre, et l'inflexion pragmatique des théories de la réception sont autant de nouveaux héritages critiques qui modifient la représentation littéraire des femmes et, a fortiori, des lectrices. De telles figures permettent alors, de manière privilégiée, de penser les pratiques de la lecture au prisme du genre. Il s'agira ainsi de se demander si la lectrice est un lecteur comme les autres pour évaluer la manière dont la littérature crée ses propres savoirs critiques sur le genre.

Le présent dossier interroge les rapports entre le genre et la lecture, à partir de corpus narratifs contemporains. L'essor, entre la deuxième moitié du xx^e et le début du xxi^e siècles, des féminismes contemporains, le développement du champ des études de genre¹, et le point de bascule significatif de #MeToo en 2017, invitent à interroger, sur le plan thématique, critique et théorique, la façon dont une part de la production littéraire contemporaine prend en charge des questionnements liés à la question du genre. Il en va, en effet, des représentations véhiculées par les textes, mais aussi des perspectives interprétatives qui permettent de les aborder et qui, à leur contact, s'ajustent ou se renouvellent. Plusieurs dossiers récents ont ainsi interrogé la façon dont les études littéraires saisissent les questions de genre². Les réflexions ici rassemblées s'attachent à explorer une partie de cette question en se demandant, à partir des figures de lectrices que convoque le récit contemporain, si la lectrice est un lecteur comme les autres. Il s'agira ainsi de réfléchir aux conceptions de la lecture et de la réception qu'elles représentent, et à la façon dont elles prennent en charge une pensée du genre. « Lectrices romanesques », pour reprendre le terme de Marie Baudry, mais aussi lectrices théoriques, et conditions de prise en compte des lectrices dans les théories de la réception, telles sont les trois pistes qui guident ce dossier.

-
1. Pour une introduction synthétique aux études de genre, voir Éléonore Lépinard et Marylène Lieber, *Les Théories en études de genre*, Paris, La Découverte, coll. « Repères Sociologie », 2020.
 2. Voir Flavia Bujor, Marion Coste, Claire Paulian, Heta Rundgren, Aurore Turbiau et Marie-Jeanne Zenetti (dir.), « Situer la théorie : pensée de la littérature et savoirs situés (féminismes, postcolonialismes) », *Fabula-LhT*, n° 26, 2021 ; Denis Saint-Amand et Mathilde Zbaeren (dir.), « Violences sexuelles et reprises de pouvoir », *Revue critique de fiction française contemporaine*, n° 24, 2022 ; Laura Delgrande, Nicolas Duriau, Siân Lucca et Laura Zinzius (dir.), « Gender studies et sociologie de la littérature. Perspectives croisées », *COntEXTES*, n° 33, 2023.

Les théories de la réception au prisme du genre

L'histoire des figurations de lectrices s'articule autour de quelques pôles distincts, parmi lesquels dominent, d'une part, les lectrices vulnérables, que la lecture des romans risquerait de corrompre, victimes de la lecture entendue comme pratique dangereuse, et d'autre part les lectrices savantes, certes valorisées, mais rendues marginales par le compagnonnage des textes et se trouvant, le plus souvent, moquées voire exclues de la société. Il faudrait y ajouter, en réalité, un vaste continuum, dont l'équilibre varie selon les époques, comme l'a bien montré Sandrine Aragon³. Sur le plan critique, ce partage fait d'ailleurs écho à la distinction, stéréotypée mais tenace, entre lectures identificatoires, projectives, peu distanciées, et lectures savantes, critiques et avisées – Marie Baudry a souligné combien le partage genré des rôles entre lecteurs et lectrices ressurgissait, autrement formulé, dans la plupart des corpus modernes des théories de la réception⁴. Plusieurs propositions théoriques, dans le contexte d'une réévaluation des modes d'interprétation et d'une valorisation des usages pratiques de la lecture, ont cherché à défaire cette opposition comme l'axiologie qui la soutient – Marie Parmentier propose ainsi d'envisager un « modèle graduel », selon lequel « une lecture donnée se situe sur un continuum entre deux pôles, ceux de la distance et de la participation, en fonction de deux facteurs principaux : le texte, d'une part [...] [l]e lecteur, d'autre part, qui est soumis à des paramètres divers : son appartenance socio-professionnelle, le "mandat" auquel obéit sa lecture, son humeur ou les circonstances de la lecture...⁵ ». Dans un article consacré au « premier degré de la littérature », Jérôme David souligne par exemple l'association entre lecture féminine et lecture ordinaire, par opposition à la lecture savante⁶. Son propos porte sur la façon dont la « lecture ordinaire », ou « courante », pour reprendre les mots de Michel Charles, ne s'oppose pas aux formes savantes de la lecture, bien au contraire, d'autant que ces dernières, s'éloignant désormais de l'héritage critique des années 1960 et 1970, ménagent une part plus importante aux processus de subjectivation et d'individuation permis par les textes. Si, par ce travail de refonte des gestes herméneutiques et de revalorisation des enjeux affectifs ou éthiques de la lecture, les théories de la réception ont contribué indirectement à atténuer l'opposition genrée des manières de lire, force est de constater que la figure de la lectrice a été fort peu retenue par la théorie et la critique littéraires – au profit d'un neutre générique, « le lecteur », dont nous proposons de questionner la représentativité.

Les théories récentes de la réception, en littérature ou plus largement en esthétique (Macé, Citton, Merlin-Kajman ; Shusterman, Cometti), ont donc, sous l'influence entre autres de la philosophie du langage, pris en compte la teneur affective et éthique de la lecture et mis

3. Sandrine Aragon, *Des liseuses en péril. Les images de lectrices dans les textes de fiction de La Précieuse de l'abbé de Pure à Madame Bovary de Flaubert (1656-1856)*, Paris, Honoré Champion, 2003 ; « Les images de lectrices dans les textes de fiction français du milieu du XVII^e siècle au milieu du XIX^e siècle », *Cahiers de Narratologie*, n° 11, 2004.

4. Marie Baudry, *Lectrices romanesques : représentations et théorie de la lecture aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, Classiques Garnier, 2014.

5. Marie Parmentier, « Lectures réelles et théorie littéraire », *Poétique*, n° 181, 2017, p. 125-141.

6. Jérôme David, « Le premier degré de la littérature », *Fabula-LhT*, n° 9, « Après le bovarysme », dir. Marielle Macé, 2012, § 8.

à distance le partage entre lecture savante et ordinaire – on le verra, les contributions rassemblées dans ce numéro prolongent ces questionnements.

Dans un essai récent, Peter Szendy défend une politique de la lecture fondée sur la pluralité des voix qui s’y joue : rendant à l’expérience de lecture sa polyphonie, y compris intérieure, il propose de la considérer sous l’angle d’une « anagnosologie ». La figure de l’anagnoste permet ici de faire de la lecture une activité fondamentalement dialogique, y compris sur le plan mental, apte donc à faire coexister différences et contraires de façon souple et dialectique. Il consacre un chapitre, intitulé « Les genres de la lecture⁷ », à *Si une nuit d’hiver un voyageur* : il y rappelle à son tour que la Lectrice de Calvino, telle qu’elle est décrite, s’inscrit dans une longue tradition androcentrée de la lecture, et rejoue ce partage entre lecture intellectuelle masculine et lecture de loisir féminine. Mais il cherche aussi à penser la manière dont l’instance qu’il nomme le « lecteur » peut s’identifier aux deux genres, à travers la « scène » de lecture intérieure que tout livre institue. Il propose une vision synthétique, oscillante, sur le modèle diastole/systole, de la lecture comme modulation de vitesse, permettant au « lecteur » de se scinder, et donc de s’identifier au Lecteur comme à la Lectrice. Si la démonstration permet en quelque sorte de « sauver » la Lectrice, en tant qu’instance représentant une part des possibles du récit, une telle vision dialectique reconduit aussi le confort théorique d’un « neutre », ici rejoué par le dépassement des genres que permettent les identifications multiples aux différents rôles proposés par le texte, certes appropriable par tout·e destinataire, mais résolument aporétique. Surtout, cette proposition maintient la question de la réception du côté d’une esthétique, se plaçant plutôt dans le sillage des théories de la réception des années 1970⁸ ou de la pensée de la lecture proposée par Barthes⁹ que dans la perspective d’une refonte de tels réflexes herméneutiques. Ces partages, qui invitent à réfléchir aux formes mêmes de l’interprétation littéraire, sont repris et auscultés par les textes eux-mêmes, à travers les figures de lecteurs, et de lectrices en particulier. Il importe alors d’interroger à la fois le devenir de ces représentations littéraires – en tant qu’elles véhiculent une vision de la lecture et de ses effets – et la façon dont les outils critiques des études littéraires permettent de les saisir, en interrogeant aussi ce que le neutre théorique (« l’auteur », « le lecteur », etc.) recouvre et représente sur le plan pratique.

(Auto)portraits de lectrices et scènes de lecture

Si les théories de la lecture ont relativement peu intégré la figure de la lectrice, celle-ci est pourtant bien présente sur le plan des représentations littéraires, fictionnelles ou factuelles. Dans des textes non-fictionnels, écrits à la première personne, le récit des lectures s’avère

7. Peter Szendy, *Pouvoirs de la lecture. De Platon au livre électronique*, Paris, La Découverte, coll. « Terrains philosophiques », 2022, p. 91-105.

8. Voir notamment Wolfgang Iser, *L’Acte de lecture. Théorie de l’effet esthétique*, trad. Evelyn Sznycer, Sprimont, Pierre Mardaga, 1976 ; Hans Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, trad. Claude Maillard, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1978 ; Umberto Eco, *Lector in fabula ou La coopération interprétative dans les textes narratifs*, trad. Myriam Bouzaher, Paris, Grasset, 1985.

9. Roland Barthes, *Le Bruissement de la langue*, Paris, Seuil, 1984 ; « Écrire la lecture » [1970], *Œuvres complètes III*, Paris, Seuil, 2002, p. 602-604.

structurant à plusieurs titres : qu'il s'agisse des premières lectures, de l'émergence du goût de la lecture, des lectures de formation, scolaire ou universitaire, le récit de soi en lectrice permet de penser à la fois la construction de soi, et la façon dont les livres prennent part à une trajectoire intime et sociale. En l'occurrence, chez Annie Ernaux, comme le montrent les articles de Pierre-Louis Fort et de Justine Muller, il en va d'une initiation critique à la littérature, et d'une étape fondamentale dans le récit de son parcours d'écrivaine – le récit des premières lectures étant, par ailleurs, un attendu des écritures autobiographiques. Pierre-Louis Fort parcourt *Mémoire de fille* (2016) au prisme des livres : la lecture est en effet structurante dans l'enquête que mène Annie Ernaux, qui souligne alors l'évolution de sa propre identité et de la façon dont elle la met en voix. Les lectures scolaires côtoient les lectures contemporaines, et permettent différentes attitudes : lecture de plaisir, de distinction, mais aussi lecture à valeur ontologique, qui ouvre une réflexion sur soi. La lecture de Simone de Beauvoir, notamment, y apparaît comme un point de bascule essentiel, qui permet de réinterpréter les expériences vécues – en l'occurrence, une expérience sexuelle subie – selon une double démarche de « lecture de soi » et de « lecture des lectures », qui sous-tend l'écriture d'Annie Ernaux et fait tenir ensemble ses différentes temporalités. Justine Muller aborde également, dans son article, la part des lectures dans l'œuvre d'Annie Ernaux, qui fait coexister lectures divertissantes, marquées par l'investissement affectif de la lectrice, et lectures scolaires ou plus intellectuelles, qui témoignent aussi de la construction et de l'évolution d'un rapport à l'écriture.

On voit ainsi combien les représentations de lectrices, ou de soi en lectrice, témoignent d'une inscription pratique des livres dans la vie, et mettent en perspective l'axiologie des régimes de lecture : les lectrices, en cela, engagent une pensée des effets de la lecture qui, dans le cas des écritures de soi, participe de la mise en récit de la vocation d'écrivaine, parfois en reprenant à son compte les stéréotypes attachés à la figure de la lectrice. C'est ce que montre Aude Leblond, dans un article consacré à deux récits qui, narrants la venue à l'écriture, soulignent l'expérience négative, voire pathologique, de la lecture : *Petite nuit* de Marianne Alphant (2008) et *Comment j'ai appris à lire* d'Agnès Desarthe (2013) proposent des portraits d'anti-lectrice et réactivent un imaginaire de la lectrice vulnérable. S'il en va en premier lieu de la valorisation d'une lecture affective ou émotionnelle, ces textes convoquent aussi des images de rapt, d'enfermement, voire d'abus, qui révèlent les logiques de pouvoir qui traversent l'acte de lire. Expérience d'oppression, voire de dépossession, la lecture est dépeinte à rebours des récits heureux qui en font le terreau d'une vocation d'écrivain ou d'écrivaine épanouie ; elle renvoie aussi, paradoxalement, à une forme de salut ou de guérison par les livres.

Dans de nombreux textes de fiction, la lectrice est une figure réflexive à double titre puisqu'elle renvoie, de façon métalittéraire, à la prise en compte de la réception et à l'effet escompté des textes, directement ou indirectement, et qu'elle est, le plus souvent, le signe d'un discours féministe, ou du moins qu'elle prend en charge un discours sur la condition des femmes. C'est ce que montre Katherine Doig dans un article consacré à la figure de lectrice incarnée par Monique, dans *Alexis* de Marguerite Yourcenar. Destinataire de la lettre

qui constitue le roman, Monique est l'épouse à qui son mari annonce qu'il la quitte, en raison de son homosexualité. Cette adresse en fait une figure de confidente mais surtout de lectrice, garante paradoxale d'une trajectoire d'émancipation par son écoute silencieuse.

De telles figures, qu'il s'agisse de « bonnes » ou de « mauvaises » lectrices, qu'elles soient lectrices savantes ou ordinaires, emportées par le plaisir de la fiction ou fines analystes de leurs lectures, se prêtent donc fréquemment à des lectures politiques ou, à tout le moins, interrogent l'articulation entre lecture, émancipation et contexte politique. Pour autant, toutes les lectrices de fiction ne sont pas le symbole simpliste d'une émancipation des femmes par les textes ; mais elles mettent en scène, de façon critique, la représentation même du pouvoir des livres, des capacités d'émancipation ou du refuge, parfois illusoire, qu'ils constituent. Les personnages de lectrices condamnées, marginalisées ou vilipendées en raison de leurs pratiques de lecture s'inscrivent aussi, à cet égard, dans une histoire des représentations du genre et de la lecture qu'il importe de remettre en perspective. Ainsi, Anne Isabelle François étudie deux cas de représentation du *topos* du procès de la lectrice, dans *Le Liseur* de Bernard Schlink (1995) et *Milkman* d'Anna Burns (2018). Dans ces deux romans, l'un publié avant #MeToo, l'autre après, elle interroge la façon dont la lecture des femmes se trouve systématiquement condamnée, en tant que circonstance aggravante dans le cas du personnage d'Hannah, surveillante SS sous le régime nazi, et comme facteur de marginalisation dans le cas du personnage de « sœur du milieu », une jeune femme victime de harcèlement dans l'Irlande des années 1970. L'article enquête sur la façon dont le genre, qu'il soit explicitement pris en compte par les textes ou non, révèle la façon dont un système de normes et de contraintes données tend à s'exercer plus violemment sur les femmes, ce que les personnages de lectrices rendent particulièrement visibles.

De telles analyses invitent aussi à reconsidérer la façon dont le récit contemporain renoue, en France notamment, avec des pratiques d'écritures engagées¹⁰, qui touchent pour partie à la question du genre et des féminismes. En effet, ce réinvestissement politique du récit et de la fiction est en partie lié au renouvellement et à la diffusion de différents courants féministes, dont de nombreuses autrices se saisissent¹¹. Citons par exemple Lola Lafon, Alice Zeniter, Virginie Despentes, Chloé Delaume, Wendy Delorme... et l'on pourrait prolonger la liste de ces textes, qui donnent aux luttes féministes une visibilité littéraire, pour lesquelles les figures de lectrices sont un prisme d'observation privilégié.

L'article de Mathilde Zbaeren interroge ainsi la représentation des clubs de lecture dans la fiction, dans les romans de Chloé Delaume, Wendy Delorme, Antoinette Rychner et Antoine Volodine. La lecture, en particulier des femmes, y représente une activité collective,

10. Autour de la notion d'« implication », voir Bruno Blanckeman, « L'écrivain *impliqué* : écrire (dans) la cité » dans Bruno Blanckeman et Barbara Havercroft (dir.), *Narrations d'un nouveau siècle : romans et récits français (2001-2010)*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2013, p. 71-81. Sur les enjeux politiques des textes contemporains et des saisies critiques dont ils font l'objet, voir Justine Huppe qui insiste sur la dimension réflexive de ce moment, et sur la façon dont les textes cherchent à penser les modalités de leur propre régime d'action (*La Littérature embarquée*, Paris, Éditions Amsterdam, 2023).

11. Sur la diffusion des pensées féministes à travers la littérature, voir les travaux de Viviane Albenga, p. ex. *S'émanciper par la lecture. Genre, classe et usages sociaux des livres*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Le sens social », 2017.

politisée et féministe, dont Mathilde Zbaeren explore les configurations : comment la lecture y fonde-t-elle des communautés actives et militantes ? Quels partages entre lecture savante et lecture ordinaire contribue-t-elle à brouiller ou, peut-être, à reconduire ? Ces communautés de lectrices mettent en question différents systèmes de dominations, reposant sur des normes de genre, mais aussi sur des normes littéraires, qu'elles contribuent à déplacer. Ces figures renvoient aussi à la façon dont la lecture peut s'inscrire dans une perspective militante et dans un imaginaire des luttes politiques, réactivant ainsi les valeurs pratiques et pragmatiques de la réception, en contexte féministe.

Genre des instances narratives et expériences de lecture

Quelle que soit la tradition à laquelle on les rattache – qu'elle soit mimétique ou antimimétique –, les lectrices restent plutôt rares, du moins rarement nommées en tant que telles. Le « lecteur » est fréquemment convoqué sur le mode d'un neutre générique, dans le cadre d'adresses qui, pragmatiquement, entendent renvoyer à tous les lecteurs ou toutes les lectrices possibles. Un tel usage invite à questionner le degré d'abstraction qu'il recouvre, notamment dans un contexte où, sur le plan sociologique, les lecteurs sont majoritairement des lectrices¹² et où, sur le plan critique, les enjeux pratiques de la lecture sont valorisés. Lorsque la lectrice est présente, elle l'est souvent de façon discrète ou ambiguë, du moins dans l'histoire du roman moderne. Certes, dans *Vie et Opinions de Tristram Shandy*, Sterne interpelle à plusieurs reprises ses lectrices afin de prendre en compte la diversité de son public réel, mais aussi afin de multiplier les effets de surprise et les provocations dont le texte regorge. Dans *Si une nuit d'hiver un voyageur* d'Italo Calvino, la Lectrice est avant tout la compagne du Lecteur : alors que ce dernier est le personnage principal d'un texte qui s'adresse à lui du début à la fin, elle n'apparaît qu'au fil du récit et se présente comme l'adjuvant du Lecteur. Elle n'a pas d'existence autonome et demeure inféodée au narrataire masculin. Pour preuve : elle n'est pas destinataire des adresses et reste ainsi simple protagoniste dans un texte qui ne permet que fort peu de penser son rôle.

Cependant, l'adresse à la lectrice, lorsqu'elle est présente, inscrit dans le texte la question de sa destination et de sa place dans une réflexion collective, parfois militante, sur le genre. De fait, le neutre théorique du « lecteur » y fait l'épreuve de la référentialité, ou tout au moins d'une spécification qui conditionne en partie l'expérience de la réception. Symétriquement, l'ensemble des pronoms peuvent faire l'objet d'un travail qui déplace, ou décentre, l'énonciation du récit, de façon à en révéler les impensés genrés. C'est le cas chez Monique Wittig, qui joue tant de l'affichage que de l'effacement du genre, comme dans *L'Opoponax*, par l'emploi récurrent du pronom indéfini « on » et par le personnage de Catherine Legrand. Dans *Les Guérillères* en revanche, la cheville ouvrière du texte est le pronom « elles » ainsi que le pronom indéfini féminisé « quelqu'une » qui réfléchit, par le travail grammatical de

12. Voir Olivier Donnat, *Les Pratiques culturelles des Français à l'ère numérique. Enquête 2008*, Paris, La Découverte, 2009.

l'accord, à la question de la représentativité de la langue française dans son rapport aux genres, comme le fait aussi le néologisme qui titre le récit¹³.

De façon pionnière également, l'autrice oulipienne Anne F. Garréta inscrit la variation de genre dans les procédés de narration, ouvrant ainsi le texte à des formes de lecture et de réception *queer* et féministes. Ainsi, dans *Pas un jour* (2002), l'adresse directe à la lectrice permet de détourner l'habituelle figure du lecteur, pour la mettre à l'épreuve d'une incarnation possible – en l'occurrence celle du désir lesbien¹⁴. Mais c'est plus souvent par l'effacement des marques du genre que Garréta explore la place des destinataires. *Sphinx* (1986) en fournit un exemple particulièrement révélateur, puisqu'aucune information de genre n'est dévoilée – c'est la contrainte de Turing – ni sur l'instance qui mène la narration, ni sur le personnage appelé A. et dont cette instance s'éprend. D'un point de vue lexical et syntaxique, cette contrainte implique de veiller à l'accord des adjectifs et participes passés, à l'emploi des pronoms, de recourir à certaines périphrases et de généraliser les adjectifs épiciens ; elle permet ainsi une réflexion critique sur la façon dont la langue peut contrecarrer ou détourner les marques de genre – en l'occurrence, le français, à la différence de l'anglais par exemple, dans lequel une narration homodiégétique n'indique pas nécessairement le genre de l'instance narrative, comme on s'en rend compte dans *Orlando* de Virginia Woolf où l'instance narrative change de genre au cours du récit.

Mais la contrainte oulipienne, ici, prend en charge un second niveau de réflexivité et invite les lecteurs et lectrices à s'interroger sur la façon dont ils ou elles imaginent le genre des personnages, y compris selon des logiques stéréotypiques. Ainsi, la neutralisation du genre des instances narratives invite les destinataires à ausculter leurs propres réflexes interprétatifs, en tant qu'ils sont tributaires d'imaginaires culturellement et socialement construits¹⁵ ; en particulier, toutes les expressions qui relèvent, dans le texte, de stéréotypes de genre apparaissent dans toute leur étrangeté et sont visibles distinctement pour ce qu'elles sont. Et ce d'autant mieux que le roman met en relief d'autres discriminations, notamment parce que A. est noir.e. C'est ainsi que ces deux personnages, qui pourraient échapper à la différence sexuelle, sont ramenés à d'autres catégories, que le texte invite également à penser. Il s'agit bien pour Garréta de souligner à quel point, pour reprendre un titre de Luce Irigaray, *lire n'est jamais neutre*.

La situation choisie dans *La Décomposition* d'Anne F. Garréta montre aussi la façon dont le récit peut prendre en charge une réflexion sur la part du genre dans la relation littéraire. Dans ce texte, un narrateur anonyme entreprend une lecture-réécriture de *La Recherche du temps perdu* de Proust, afin de raccourcir le roman au motif que « Proust est trop

13. Voir aussi Monique Wittig, « La marque de genre » [1985], dans *La Pensée straight*, éd. Sam Bourcier, Paris, Éditions Amsterdam, 2018, p. 132-143.

14. Sur l'émergence et la diffusion d'une littérature lesbienne et *queer*, voir Aurore Turbiau, Alex Lachkar, Camille Islet, Manon Berthier et Alexandre Antolin, *Écrire à l'encre violette. Littératures lesbiennes en France de 1900 à nos jours*, Paris, Le Cavalier Bleu, coll. « Convergences », 2022.

15. Pour un exemple récent, voir le roman *Dans la réserve* d'Hélène Zimmer (Paris, P.O.L, 2023), où le genre du personnage de Camille est laissé à la libre interprétation du lecteur ou de la lectrice.

long et la vie trop courte¹⁶ ». Le principe est de réécrire le roman en supprimant un à un les personnages, après avoir assassiné un passant ou une passante qui lui est associé-e : la victime choisie doit être du même genre que le personnage à supprimer et doit apparaître sous les yeux du meurtrier après un nombre d'autres passant-e-s identique au nombre de phrases après lesquelles le personnage apparaît pour la première fois dans le roman. Or le narrateur précise, dans la lettre qu'il envoie à son éditeur, qu'il lui offre un manuscrit – celui de *La Décomposition* – sans auteur parce que lui-même diffère trop « du genre (...) que les lecteurs ne manqueraient pas de [lui] prêter¹⁷ ». Le double sens du mot « genre » s'éclaire ensuite lorsque le narrateur postule que l'éditeur préférerait un auteur masculin, en raison du sujet choisi (le meurtre) mais aussi parce que l'écriture a toujours été associée à une pratique masculine¹⁸. Le narrateur en vient alors à expliquer que le crime parfait qu'il recherche, a en fait été réalisé de longue date dans l'histoire de la littérature qui a invisibilisé, et donc mis à mort symboliquement, les autrices¹⁹. Or le genre masculin de ce singulier « mauvais lecteur²⁰ » n'est jamais affirmé dans le texte et ne peut qu'être déduit des participes passés qui se rapportent à lui, et donc de la règle d'accord en genre à laquelle lui-même s'astreint. On comprend dès lors que la règle qui permet la « décomposition » de *La Recherche*, n'est nullement gratuite : elle renvoie à la domination masculine qui pèse sur le narrateur lui-même, dont l'identité de genre demeure incertaine. Il s'agit donc de s'en prendre à un canon littéraire masculin, représenté par *La Recherche*, dans un geste de lecture subversif et protestataire. Anne F. Garréta souligne ainsi l'importance des déterminations de genre pour l'écriture en les associant intimement à celles qui prévalent dans la lecture. L'ambiguïté sur le genre du narrateur, qui invoque la « neutralité du moi meurtrier » et une « méthode rigoureusement impersonnelle »²¹, nous pousse en effet à postuler que ce lecteur pourrait bien être une lectrice qui, en raison de ses pratiques transgressives, usuellement réservées aux personnages masculins dans les fictions, est contrainte de masquer son genre. Le roman s'achève d'ailleurs sur une prise à partie des lecteurs et lectrices à qui est reproché un rêve de désincarnation dans l'activité lectrice qui correspond bien à ce refus institué de penser la lectrice autrement que comme un lecteur. On comprend ainsi que la question de l'accord en genre, qui règle le rapport entre le réel et le livre, est finalement valable autant pour l'auteur ou l'autrice, le lecteur ou la lectrice que pour les personnages de Proust dont on sait que certains, comme Albertine sur qui se referme le récit, sont en réalité inspirés de personnes réelles dont le genre était différent de celui de leur avatar dans la fiction.

Ces deux exemples montrent que l'analyse des instances du récit gagne à tenir compte des représentations du genre, y compris lorsqu'elles sont seulement suggérées. Trois articles du dossier abordent ces questions et soulèvent, depuis des espaces et des époques différents,

16. Anne F. Garréta, *La Décomposition*, Paris, Grasset, 1999, p. 165.

17. *Ibid.*, p. 139.

18. *Ibid.*, p. 140-141.

19. *Ibid.*, p. 142-143.

20. Voir Maxime Decout, *Éloge du mauvais lecteur*, Paris, Minuit, coll. « Paradoxe », 2021.

21. Garréta, *La Décomposition*, *op. cit.*, p. 32.

la question commune de l'autorité narrative et du ou des genres qu'elle présuppose : les textes affichent des options variées, faisant soit le choix d'effacer les marques du genre, soit de les exhiber, qui impliquent alors, pour les comprendre, de considérer tout à la fois l'effet que ces procédés produisent et le contexte socio-politique dans lequel ils s'inscrivent.

Marie Gall, à partir d'une étude de l'adresse aux lectrices dans les fictions scientifiques au XVII^e siècle, propose un décentrement diachronique et invite à penser la façon dont la lectrice peut se faire initiatrice et expérimentatrice d'une démarche philosophique. En comparant les deux éditions de *The Description of a New World, Called the Blazing World* de Margaret Cavendish (1666), l'une étant adressée aux femmes et séparant traité philosophique et fiction, et les *Entretiens sur la pluralité des mondes* de Fontenelle (1686), adressés à des femmes, Marie Gall interroge les fonctions de ces adresses, qui invitent les lectrices à participer activement aux expériences de pensée des textes. Le rôle de l'imagination dans les processus heuristiques de production de connaissances s'en trouve valorisé, à rebours de la tradition de la vulnérabilité des lecteurs et lectrices face aux illusions de la fiction.

Sur le plan narratif, Baptiste Lefils interroge également la spécificité de textes qui affichent le genre des instances du récit : il compare le cas de « Dieu ne finit pas » de Pierre Michon (*Maîtres et serviteurs*, 1990), récit mené par une narratrice et adressé à une narrataire, et des *Onze* (2009), qui repose sur une fiction d'adresse au masculin. Il constate que la mise en scène d'un dialogue entre femmes engage une série de présupposés et de représentations concernant la fiabilité du récit et sa recevabilité. Les interlocuteurs savants, ou du moins cultivés, des *Onze*, se distinguent ainsi de la narratrice de « Dieu ne finit pas » et de sa narrataire, placée du côté des lectrices « minuscules », et d'une transmission narrative orale, parfois proche de la rumeur. Paradoxalement, c'est cette dernière qui fait preuve d'un certain scepticisme et met à distance l'illusion narrative, alors que le narrataire des *Onze* ne met pas en doute la fiabilité d'un récit pourtant trompeur. S'il n'y a pas, chez Michon, de pensée explicite du genre ni de prise de position militante à cet égard, loin s'en faut, les manifestations narratives du genre permettent d'observer la façon dont les stéréotypes de genre et de classe traversent les représentations.

Sur le plan théorique enfin, Léo Mesguich se penche sur les essais de Judith Schlanger, autrice de *La lectrice est mortelle*, qui fait usage du féminin « la lectrice » dans ses textes théoriques. La première personne employée dans certains essais et la mise en valeur d'une « lectrice théorique » qui s'écarte du « lecteur » supposément générique pose la question de l'*ethos* de l'essayiste et du degré d'implication biographique du discours théorique. À distance des figurations théoriques d'herméneutes et d'interprètes savant-e-s, s'y esquisse un auto-portrait en lectrice, placé sous le signe de l'hospitalité et de la disponibilité : peu singularisée, cette figuration théorique de la lectrice fait l'essai d'un féminin générique, ou éventuellement généralisable à d'autres expériences, sans discours thétique.

Explorations critiques et gestes féministes de théorisation littéraire

Comme le suggère un numéro récent de *Fabula-LhT*, une étude des partages de genre dans les rôles interprétatifs que postule la théorie s'impose aujourd'hui²². Or, les pensées actuelles de la lecture soulignent la nécessité de penser la réception comme une pratique, ou tout au moins suggèrent de confronter la perspective théorique d'une réception idéale à ses implications factuelles – c'est ce que propose, par exemple, Marie-Jeanne Zenetti, qui défend une « lecture située », capable d'articuler approche interne des textes, approches externes et réflexivité métacritique²³. Selon une perspective différente, la question de la lecture « référentielle », qui s'opposerait à la lecture littérale, a fait l'objet de débats, comme en témoigne l'essai d'Hélène Merlin-Kajman, *La Littérature à l'heure de #MeToo*²⁴. Dans son article pour le présent volume, Marie-Jeanne Zenetti étudie les occurrences de « lectrices » dans des textes de théorie littéraire : elle constate que, souvent, la lectrice est mobilisée pour illustrer une attitude de lecture dissidente, non traditionnelle ou peu académique. La lectrice serait ainsi un anti-lecteur idéal. Selon Marie-Jeanne Zenetti, l'attention portée aux imaginaires genrés de la lecture permet, au contraire, de prendre le risque d'un discours théorique élaboré à l'épreuve de l'expérience pratique, et à distance de l'ambiguïté du neutre théorique – ce qui conduit également à faire évoluer les cadres interprétatifs de la lecture littéraire comme ses pratiques scolaires et universitaires.

La prise en compte critique et théorique des lectrices s'accompagne en effet d'une mise en question des réflexes interprétatifs véhiculés par les représentations genrées de la lecture, dans les textes comme hors des textes. Ainsi dans *Toute une moitié du monde* (2022) Alice Zeniter a-t-elle révélé le rôle souvent subalterne des personnages auxquels les lectrices sont appelées à s'identifier : en quête de lectures émancipatrices, Zeniter s'est principalement identifiée à des personnages masculins, se détournant des figures féminines, souvent discréditées par le mouvement même du récit. Soulignant de la sorte le rôle des fictions dans la formation des imaginaires et des stéréotypes associés aux identités de genre, elle rend compte des travaux des critiques littéraires féministes américaines qui, dès les années 1970, ont commenté ces phénomènes et en appelle, sur le plan de la création, à une réflexivité accrue des auteurs et autrices quant à ces représentations. Dans un article qui retrace la généalogie de ces théories féministes littéraires anglo-américaines, Anne-Claire Marpeau replace la question de l'expérience de lecture et du sujet lisant dans une perspective féministe, relativement peu diffusée en France et distincte des théories formalistes de la réception. Ces enjeux, qui enrichissent l'appréhension théorique de la lecture littéraire et notamment de la lecture de fiction, s'inscrivent aussi dans une réflexion méthodologique sur l'enseignement de la lecture et sur les pratiques herméneutiques des études littéraires.

C'est précisément à la prise en compte d'expériences de réception réelles que s'essaie Anne Grand d'Esnon, à propos des interprétations concurrentes d'une scène d'*Autant en emporte le vent*, que les discours féministes ont analysée comme un cas emblématique d'éroti-

22. Bujor *et al.*, « Situer la théorie », *op. cit.*

23. Marie-Jeanne Zenetti, « Un point de vue critique qui ne s'ignore pas comme tel », *CONTEXTES*, n° 33, 2023.

24. Hélène Merlin-Kajman, *La Littérature à l'heure de #MeToo*, Paris, Ithaque, 2020.

sation des violences sexuelles, puisque la scène peut, ou non, être interprétée comme un viol. Rappelant d'abord l'ample histoire des débats critiques autour de ces interprétations, elle étudie un corpus empirique, composé d'une part des débats sous-jacents d'une page de Wikipédia sur la question, d'autre part de discours de réception issus d'espaces de discussion en ligne (YouTube, Goodreads). Ces objets, qui rendent à la lecture « réelle » sa dimension concrète, interrogent la dimension pratique de la réception et de ses effets, à partir de l'appréhension des lectrices ou spectatrices.

En définitive, se demander si la lectrice est un lecteur comme les autres revient à montrer que la littérature participe de la création de savoirs critiques sur le genre, sur un mode qui lui est propre et qui la singularise parmi les autres sciences humaines. Il importe donc de réfléchir conjointement à la présence, thématique, des lectrices dans la fiction, et à l'adéquation entre de tels objets et les outils critiques mobilisés pour les saisir, eux-mêmes empruntés à une histoire longue de l'herméneutique littéraire, sans reconduire les stéréotypes de genre qui les traversent parfois. Le présent dossier entend contribuer à ce chantier, et proposer quelques pistes de réflexions, qui appellent autant de discussions et de prolongements.

Bibliographie

- ALBENGA Viviane, *S'émanciper par la lecture. Genre, classe et usages sociaux des livres*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Le sens social », 2017.
- ARAGON Sandrine, *Des liseuses en péril. Les images de lectrices dans les textes de fiction de La Prétieuse de l'abbé de Pure à Madame Bovary de Flaubert (1656-1856)*, Paris, Honoré Champion, 2003.
- « Les images de lectrices dans les textes de fiction français du milieu du XVII^e siècle au milieu du XIX^e siècle », *Cahiers de Narratologie*, n° 11, 2004. doi.org/10.4000/narratologie.6
- BARTHES Roland, *Le Bruissement de la langue*, Paris, Seuil, 1984.
- « Écrire la lecture » [1970], *Œuvres complètes III*, Paris, Seuil, 2002, p. 602-604.
- BAUDRY Marie, *Lectrices romanesques : représentations et théorie de la lecture aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, Classiques Garnier, 2014.
- BLANCKEMAN Bruno, « L'écrivain impliqué : écrire (dans) la cité », dans Bruno Blanckeman et Barbara Havercroft (dir.), *Narrations d'un nouveau siècle : romans et récits français (2001-2010)*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2013, p. 71-81. doi.org/10.4000/books.psn.471
- BUJOR Flavia, COSTE Marion, PAULIAN Claire, RUNDGREN Heta, TURBIAU Aurore et ZENETTI Marie-Jeanne (dir.), « Situer la théorie : pensée de la littérature et savoirs situés (féminismes, postcolonialismes) », *Fabula-LhT*, n° 26, 2021. doi.org/10.58282/lht.2734
- CITTON Yves, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, Paris, Éditions Amsterdam, 2007.
- COMETTI Jean-Pierre, *Qu'est-ce que le pragmatisme ?*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 2010.
- DAVID Jérôme, « Le premier degré de la littérature », *Fabula-LhT*, n° 9, « Après le bovarysme », dir. Marielle Macé, 2012. doi.org/10.58282/lht.304
- DECOUT Maxime, *Éloge du mauvais lecteur*, Paris, Minuit, coll. « Paradoxe », 2021.
- DELGRANDE Laura, DURIAU Nicolas, LUCCA Siân et ZINZIUS Laura (dir.), « Gender studies et sociologie de la littérature. Perspectives croisées », *COntEXTES*, n° 33, 2023. doi.org/10.4000/contextes.11199
- DONNAT Olivier, *Les Pratiques culturelles des Français à l'ère numérique. Enquête 2008*, Paris, La Découverte, 2009.
- ECO Umberto, *Lector in fabula ou La coopération interprétative dans les textes narratifs*, trad. Myriam Bouzaher, Paris, Grasset, 1985.

- GARRÉTA Anne F., *La Décomposition*, Paris, Grasset, 1999.
- HUPPE Justine, *La Littérature embarquée*, Paris, Éditions Amsterdam, 2023.
- ISER Wolfgang, *L'Acte de lecture. Théorie de l'effet esthétique*, trad. Evelyn Sznycer, Sprimont, Pierre Mardaga, 1976.
- JAUSS Hans Robert, *Pour une esthétique de la réception*, trad. Claude Maillard, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1978.
- LÉPINARD Éléonore et LIEBER Marylène, *Les Théories en études de genre*, Paris, La Découverte, coll. « Repères Sociologie », 2020.
- MACÉ Marielle, *Façons de lire, manières d'être*, Paris, Gallimard, coll. « NRF essais », 2007.
- *Styles. Critique de nos formes de vie*, Paris, Gallimard, coll. « NRF essais », 2016.
- MERLIN-KAJMAN Héléne, *Lire dans la gueule du loup. Essai sur une zone à défendre*, la littérature, Paris, Gallimard, coll. « NRF essais », 2016.
- *La Littérature à l'heure de #MeToo*, Paris, Ithaque, 2020.
- PARMENTIER Marie, « Lectures réelles et théorie littéraire », *Poétique*, n° 181, 2017, p. 125-141. doi.org/10.3917/poeti.181.0125
- PATOINE Pierre-Louis, *Corps/Texte. Pour une théorie de la lecture empathique*, Lyon, ENS Éditions, 2015.
- SAINT-AMAND Denis et ZBAEREN Mathilde (dir.), « Violences sexuelles et reprises de pouvoir », *Revue critique de fixxion française contemporaine*, n° 24, 2022. doi.org/10.4000/fixxion.2058
- SCHAEFFER Jean-Marie, *Pourquoi la fiction ?*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1999.
- SHUSTERMAN Richard, *L'Art à l'état vif. La pensée pragmatiste et l'esthétique populaire*, trad. Christine Noille, Paris, Minuit, coll. « Le sens commun », 1992.
- SZENDY Peter, *Pouvoirs de la lecture. De Platon au livre électronique*, Paris, La Découverte, coll. « Terrains philosophiques », 2022.
- TURBIAU Aurore, LACHKAR Alex, ISLERT Camille, BERTHIER Manon et ANTOLIN Alexandre, *Écrire à l'encre violette. Littératures lesbiennes en France de 1900 à nos jours*, Paris, Le Cavalier Bleu, coll. « Convergences », 2022.
- WITTIG Monique, « La marque de genre » [1985], dans *La Pensée straight*, éd. Sam Bourcier, Paris, Éditions Amsterdam, 2018, p. 132-143.
- ZENETTI Marie-Jeanne, « Un point de vue critique qui ne s'ignore pas comme tel », *CONTEXTES*, n° 33, 2023. doi.org/10.4000/contextes.11284
- ZIMMER Héléne, *Dans la réserve*, Paris, P.O.L, 2023.